

→ ajoute: "Quitte à envoyer quelqu'un d'extérieur à l'école, il faut que ce soit quelqu'un de la même confession. Une figure de la communauté. Pour que le gamin puisse se reconnaître." C'est là qu'un professeur de religion islamique, qui semble chercher depuis notre arrivée un prétexte pour intervenir, vient prêcher pour sa chapelle. Mais non sans arguments: "Vous savez,

nées par le phénomène. À Molenbeek, on nous rappelle que dès les premiers départs en Syrie, les autorités locales ont contacté les écoles pour leur proposer un interlocuteur compétent sur ces questions. Aucune n'a répondu mais, nous précise-t-on, les écoles communales molenbeekoises se limitent à l'enseignement fondamental, ceci expliquant sans doute cela. Pour l'instant, on ne peut donc pas vraiment parler d'action préventive à grande échelle. Et puis, on nous rappelle aussi la difficulté de ne fût-ce que cerner le phénomène: le recrutement des djihadistes s'opère essentiellement sur Internet. Pas dans les écoles, ni même les mosquées comme on l'a souvent dit à tort.

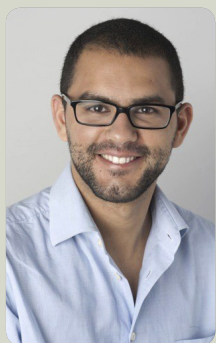
"IL NE SUFFIT PAS DE DIRE: CE N'EST PAS L'ISLAM. IL FAUT ARGUMENTER, CRITIQUER, VÉRITABLEMENT COMBATTRE."

pendant mes cours, j'ai la possibilité d'aborder ces sujets. Malheureusement, on parle de réduire la proportion des cours de religion dans les programmes. Comment je vais faire pour enseigner la tolérance, moi? Comment je vais leur expliquer qu'il n'y a pas de contradiction à vivre sa religion dans un pays laïque et que le message des fanatiques est contraire aux principes de tolérance de l'islam?"

Après cette discussion qui nous laisse l'impression que les écoles sont finalement assez démunies pour dissuader les projets djihadistes, nous prenons contact avec deux des communes a priori parmi les plus concer-

À Schaerbeek, nous avons remarqué que la commune cherchait à engager un spécialiste de la radicalisation, subsidié par le fédéral. Une bonne idée, a priori, sauf que, nous dit un responsable communal, on a ici un peu le sentiment de s'être fait refiler la patate chaude. "Ce n'est pas Schaerbeek qui a fait la demande. Il y a quelques mois, le gouvernement s'est trouvé un peu mal pris devant l'émoi populaire suscité par les départs en Syrie et a voulu montrer qu'il bougeait. Le ministre de l'Intérieur, Joëlle Milquet, a alors dit: on va donner plus de pouvoir aux communes. Très bien, mais ce qu'on voudrait, c'est des informations sur le sujet en provenance des hautes sphères. Or, elles ne descendent pas vraiment. Peut-être parce qu'il n'y en a pas tant que ça, d'ailleurs. En attendant, mon spécialiste, eh bien il va faire comme nos éducateurs de rue depuis

"Ni ignorant, ni pauvre"



Mohssin El Ghabri, conseiller en prospective chez Étopia (le centre de recherche d'Écolo), a cosigné en avril dernier avec le politologue et économiste Soufian Gharbaoui "Qui sont ces Belges partis combattre en Syrie?".

→ C'est surprenant, mais votre étude est la première sur le sujet... Quelle était votre motivation?

MOHSSIN EL GHABRI - Nous voulions surtout renverser le cliché du terroriste ignorant, hirsute et pauvre. Les profils de ceux qui s'engagent dans un processus de violence sont au contraire souvent plus éduqués et proviennent de milieux plus aisés que la moyenne. Notre hypothèse, c'est que le passage à la violence s'explique par la

situation familiale: les individus qui ont des responsabilités matérielles seront les moins enclins à s'engager. Prenez un jeune d'un milieu populaire, en passe d'être diplômé. Il sait que sa famille comptera sur lui, et il n'ira pas. À l'inverse, ceux dont les parents travaillent peuvent se consacrer à leur cause et seront plus libres de s'engager. Ce distinguo est important car des politiques qui ne feraient pas la différence entre les profils des partants seraient vouées à l'échec.

→ Il présente aussi cette originalité de ne pas se focaliser sur des causes uniquement religieuses...

M.E.G. - Oui, car les familles concernées sont souvent de classe moyenne mais entretiennent aussi un rapport assez lâche avec la religion. D'où l'étonnement de voir leur gamin embrigadé en deux semaines à peine, alors qu'il ne donnait aucun signe de radicalisation. En fait, paradoxalement, et même si on ne peut pas généraliser, j'envi-

sage ces départs comme des crises d'adolescence un peu bourgeoises. Je dirais même qu'elles trahissent en fait une profonde inscription dans le mode de vie occidental, très individualiste. Ils sont en quelque sorte très bien intégrés, ces jeunes. Ce sont de purs individualistes, qui n'écoutent d'ailleurs plus leurs parents, ni leurs structures d'origine. Ce qui est très choquant pour un musulman.

→ L'annonce de frappes américaines peut-elle causer une recrudescence du phénomène?

M.E.G. - Je le crains. Ces jeunes s'engagent d'autant plus nombreux que les termes du conflit sont clairs. Récemment, on a assisté à une diminution des départs. Cela coïncidait avec l'émergence de luttes intradjihadistes, qui rendaient beaucoup plus difficile la distinction entre le juste et l'injuste. Malheureusement, les frappes américaines vont rétablir une lecture en noir et blanc propice au recrutement.